

Après la guerre

Octobre 1921

Jules Toussaint avait froid. À Toulon comme ailleurs, la fin d'octobre a des relents de boue et de cendres. L'humidité traversait sa chemise et son gilet de laine, s'infiltrait sous son tricot de peau. Il enfila son veston et le serra frileusement contre lui.

Le bureau du courrier se trouvait au sous-sol de la compagnie maritime Valéry Cambon, dont la flotte se déployait dans tous les ports de Méditerranée. Quand Jules levait les yeux vers la lumière parcimonieuse qui tombait du soupirail, il voyait une affiche qui proclamait « Le soleil ne se couche jamais sur notre empire » et les pieds des passants. En cette journée pluvieuse, ils essayaient d'éviter les flaques et les éclaboussures.

Jules avait décroché ce travail juste après sa démobilisation. Le responsable du personnel l'avait embauché grâce à son passé d'adjudant-chef.

—Quinze ans dans l'infanterie coloniale, ça vous apprend la géographie. Ici, nous avons besoin de gens qui connaissent la mer, les ports, les bateaux, et qui ont une bonne orthographe.

Jules pouvait se vanter d'avoir ces compétences et on ne lui demandait pas autre chose. Dans la nouvelle décennie qui commençait, après une guerre féroce et meurtrière, il fallait aller de l'avant, construire l'avenir. S'attarder sur les deuils et les chagrins était un luxe qu'on ne pouvait pas se permettre. Jules était de ceux qui s'accommodaient d'un sous-sol humide. Il se serait presque excusé d'avoir eu la chance de revenir.

Face aux femmes qui avaient perdu mari et fils, face aux hommes gazés, mutilés, défigurés, face aux millions de soldats dont les cadavres étaient restés dans la boue des tranchées, il s'imposait de garder le silence. Son passé d'adjudant et son âge lui avaient valu une affectation loin des premières lignes. Instructeur au 141^e régiment d'infanterie de Marseille, il avait transformé des civils en soldats capables de défendre la patrie, il leur avait appris le maniement des armes et s'était assuré de leur obéissance. Il gardait de ces années un goût amer. Il avait retrouvé dans ces laboureurs arrachés aux champs à la veille des moissons celui qu'il avait été vingt ans plus tôt, quand il s'était engagé dans l'armée coloniale. Il était parti sans réfléchir, trop heureux de se sauver, de fuir la misère et la violence de son père. Après quinze ans d'engagement, une maigre année dans le civil et cinq ans de guerre, sa reconnaissance et sa gratitude pour l'institution militaire n'étaient plus qu'un vague souvenir. Il ne se résignait pas à cette saignée qui avait vidé les campagnes et semé le malheur. Il en voyait partout la trace, dans les regards durs des femmes, dans les toux empoisonnées des hommes, dans l'insolence triste des enfants qui grandissaient sans père.

Jules, comme les autres, avait laissé le silence recouvrir son chagrin quand les jeunes de son village natal étaient tombés sur le front. César, le frère de la jeune fille qu'il avait fréquentée autrefois, était tombé le premier au champ d'honneur l'année de ses vingt ans, emportant avec lui ses rêves d'exploits militaires et de décorations. Dans la famille Toussaint, un plus grand malheur encore était venu noircir les nuits sans repos de

Jules. Son neveu Florimont avait été fusillé en 1917 pour trahison. Jules revoyait ses neveux juste avant la guerre, emplis de cette force qui les faisait se poursuivre en riant, traîner leur bateau jusqu'à la mer, ramer en s'aspergeant. L'eau portait l'éclat de leurs rires jusqu'à lui. Il s'était réjoui de leur jeunesse insouciante, lui qui avait passé la sienne à trimer pour gagner le droit de s'asseoir à la table familiale. Florimont avait été le garçon solaire que tous les parents rêvent d'avoir. Grand, bien bâti, toujours prêt à rendre service, que ce soit pour curer un fossé, monter un muret ou aider les bêtes à mettre bas. Jules sentait encore la chaleur de sa main sur son épaule.

— Hé, tonton, tu montes avec moi jusqu'à Saint-Laurent ?

En chemin, il en profitait pour l'entretenir de politique, sa passion. Il croyait en des lendemains meilleurs.

— Tonton, avec Jaurès, nous avons un de ceux – pas bien nombreux – qui peuvent changer la face du monde !

Jules l'écoutait parler de l'union des peuples sans y croire, mais l'enthousiasme de Florimont lui faisait plaisir, l'entraînait vers un futur plein de promesses.

Aujourd'hui, plus personne ne prononçait son nom. Le silence l'avait englouti. Les uns se taisaient pour ne pas faire de peine à sa famille, les autres pour ne pas leur faire honte, et d'autres encore parce qu'ils étaient partagés entre le chagrin et la pitié.

Le bruit de la pluie qui tambourinait plus fort tira Jules de ses sombres pensées. Il rajusta machinalement son veston. La porte s'ouvrit. Un de ses collègues prit place derrière son bureau métallique et commença à sortir les enveloppes des grands sacs de jute que le facteur avait déposés. Les femmes embauchées pendant la guerre au bureau du courrier avaient dû céder leur place au fur et à mesure de la démobilisation à des hommes qui, toute la matinée, rangeaient dans des casiers bien alignés les devis, les factures et les demandes de renseignements. Une fois ce travail terminé, ils montaient chacun

à leur tour dans les étages, une bonne occasion pour Jules de se dégourdir les jambes. Ils distribuaient les questions, réclamations, requêtes et autres sollicitations aux services chargés de les examiner. Les réponses descendaient au sous-sol, calligraphiées avec élégance ou tapées sur les machines à écrire dont l'entreprise venait de faire l'acquisition. La compagnie Cambon employait cinq dactylographes que le directeur tenait en grande estime. Il se plaisait à répéter qu'elles représentaient l'avenir, même si leurs cheveux courts faisaient froncer les sourcils des anciens.

Le tri du courrier ne demandait pas une grande concentration et l'esprit de Jules vagabondait souvent en lisant les noms de ses anciennes garnisons. Maroc, Tonkin, Sénégal, Martinique... Parfois, au fond du sac de jute, au milieu des enveloppes ordinaires, apparaissait une missive parfumée destinée à *M. Achille Gavarret*. Ces jours-là, Jules gardait le sourire aux lèvres toute la matinée. Il avait sympathisé avec le comptable aux écritures et suivait avec intérêt son histoire d'amour épistolaire. Tout en parcourant les quatre étages, il savourait par avance la joie de son ami qui, dès qu'il le voyait passer la porte, se levait et demandait, les yeux brillants :

— Tu as quelque chose pour moi, mon vieux ?

Jules sortait alors la lettre de sa poche et la déposait sur le bureau d'un air malicieux. Achille l'aurait embrassé ! Il entretenait une correspondance romanesque avec une veuve de guerre qui vivait dans le Limousin. Lui-même, vieux garçon, habitait avec sa mère qui ignorait tout de ses projets. Il rêvait que sa promise vienne le rejoindre mais elle hésitait. Toulon lui paraissait une ville inquiétante, aux rues remplies de marins et de malfrats. Jules encourageait son ami à se lancer dans l'inconnu : puisqu'elle ne venait pas à lui, il devait aller vers elle ! Pour le convaincre, il lui avait fait des confidences. Jules n'imaginait plus sa vie sans son épouse, Anna, et pourtant, il avait connu l'amour assez tard. Il avait plus de trente-six ans lorsqu'il l'avait rencontrée. Un étrange hasard les avait réunis

à Vescaut, son village natal, quelques années avant la guerre. Jeune retraité de la Coloniale, secret, taciturne, habitué à obéir, il cherchait alors à construire le reste de sa vie sans imaginer qu'il nouerait une relation avec une photographe réputée, une veuve qui se moquait des convenances. Personne n'aurait parié un sou sur leur histoire et pourtant, leur mariage avait la solidité des voûtes souterraines sur lesquelles on construit des châteaux forts. Anna avait été pour Jules la carte chance tirée dans un jeu jusque-là médiocre. À ses côtés, il pouvait tout affronter. Ils s'étaient fréquentés à Vescaut et mariés à Toulon, lors d'une permission, en juin 1915, par une magnifique journée, ensoleillée, noyée dans le bleu toulonnais qui unit le ciel et la mer. Ils avaient improvisé un repas sur l'herbe avant de rentrer chez eux jouer aux cartes. Jules, en son for intérieur, appelait Anna *ma femme* mais ne prononçait plus ces mots depuis qu'elle lui avait dit :

— Personne n'appartient à personne... Je t'aime mais tu n'es pas plus à moi que je ne suis à toi.

Elle ne portait pas d'alliance et laissait le modeste anneau qu'il lui avait offert sur son lit de coton rose, au fond de sa boîte de nacre. Lui n'enlevait jamais le sien.

Jules quitta le bureau sous une petite pluie sournoise, longea l'avenue de la République, franchit la place d'Armes et remonta le boulevard Louis-Picon. Il hâta le pas devant les bancs mouillés du square, déserté par les nurses et les amoureux. La pluie redoubla et il arriva chez lui trempé et frissonnant. Anna n'était pas encore rentrée. Il repoussa les images des dangers qui la guettaient. Anna fauchée en traversant le boulevard, renversée par ces automobilistes imprudents de plus en plus nombreux. Anna victime d'un accident de tramway, coincée sous les tôles enchevêtrées. Anna étendue par terre, victime d'un malaise subit et fatal. Pour se changer les idées et se réchauffer, il se dirigea vers le placard de la cuisine et sortit une bouteille de vin. Il n'allait quand même pas faire

de feu, au mois d'octobre, à Toulon, comme ces vieilles qui allument la cheminée en été sous prétexte que la maison est trop humide pour leurs vieux os !

Il reposa la bouteille en entendant frapper.

Amandine était déjà là, sautillante, son cartable de cuir sur le dos, petit moineau pépant et volubile. La pluie faisait friser ses épais cheveux impossibles à coiffer. La natte qu'elle avait maladroitement tressée le matin ne ressemblait plus à rien. Elle dénoua d'un geste le ruban qui la retenait.

— Hé, tonton, tu t'es fait tremper, comme moi ! Ton veston est tout mouillé !

Elle lança avec désinvolture le cartable dans un coin de la cuisine et s'assit près de Jules. Il lui demanda si elle voulait goûter. Un grand sourire illumina le visage de la fillette.

— Ah pour ça, oui ! J'ai une de ces faims !

Il se leva, alla couper une belle tranche de pain qu'il recouvrit de beurre. Elle y mordit à belles dents tout en se balançant sur la chaise et en remuant ses jambes.

— Tu as bien travaillé aujourd'hui, petit moineau ?

Amandine aimait l'école et Jules prenait plaisir à entendre les menus événements de sa journée.

— Oui, j'ai eu un *très bien* en dictée. Mlle Dumas m'a félicitée... Mais la meilleure nouvelle est que je suis sélectionnée pour participer au lendit, dimanche prochain ! Je serai une rose dans le tableau des fleurs ! Tonton, tu te rends compte ! Je vais porter un costume jaune pâle, avec une collerette verte, ce sera le cœur de la fleur, et mes jambes, les tiges, mes bras, les feuilles... Tu imagines ! Je suis tellement contente !

La fillette ouvrait des yeux extasiés. Son visage réjoui exprimait un de ces bonheurs sans limites de l'enfance. Jules partagea son enthousiasme.

— C'est formidable. Nous viendrons t'applaudir. Ce sera un spectacle à ne pas manquer.

La fillette demanda d'un ton plus grave :

— Tu crois que maman viendra ?

—Le dimanche, elle a beaucoup de travail au café. Je ne sais pas si elle pourra se libérer.

Amandine changea de sujet. Elle n'avait pas envie de s'attarder là-dessus.

—Tonton, est-ce que je peux lire l'heure sur ta montre ? Ce n'est pas pour jouer, hein, c'est pour apprendre ma leçon. Il faut que je révise.

Jules sortit la montre retenue à son gousset par une longue chaîne argentée. Amandine s'en empara avec délicatesse.

— La grande aiguille et la petite sont sur le six... J'aime bien cet alignement. Il est 6 heures et demie, et tantine va bientôt rentrer. J'aime beaucoup 6 heures et demie, mais mon heure préférée, c'est midi, quand la grande aiguille cache la petite, comme une fille sous les jupes de sa mère. En plus, à midi, on mange.

—Tu as encore faim ? Tu veux un verre de lait chaud ?

—Oh oui, je veux bien ! s'exclama-t-elle en examinant toujours la montre. Tonton, est-ce que tu serais d'accord pour faire bouger les aiguilles de la montre, avec le tout petit bouton qu'il y a sur le côté ? Comme ça, je pourrais m'entraîner un peu plus.

— Ce mécanisme est fragile, tu sais...

—Merci tonton !

Il n'avait pas eu le temps de refuser. Elle se pencha vers lui et l'embrassa sur la joue. Jules fit mine de se reculer :

—Petite limace, je ne suis pas une salade et j'ai passé l'âge d'être embrassé comme un poupon !

Elle n'attacha pas d'importance à ces bougonneries. Il actionna le précieux mécanisme. Les aiguilles se mirent à tourner.

— Quelle heure est-il ?

—Cinq heures dix ! On le fait encore une fois, d'accord ?

Il recommença.

— Dix heures moins le quart !

Elle répondait sans hésiter, sûre d'elle, vive et joyeuse. Jules la regardait et mesurait la chance que cette enfant soit entrée dans leur vie. Soudain, elle changea de ton et dit avec une gravité inhabituelle :

— Il y a une fille de mon école qui est venue me voir, à la récréation. Emma Bourret, avec d'autres filles qui auraient bien voulu faire les roses au lendit, au lieu d'être des champignons dans la forêt... Les champignons, c'est joli aussi, on porte un petit chapeau rouge à pois blancs, mais les roses, c'est beaucoup mieux. Qui a envie d'être un champignon plutôt qu'une rose ? Tu vois, tonton, cette Emma Bourret, elle ne m'aime pas. Elle me dit de drôles de choses, l'air de rien...

Elle prit la voix gouailleuse des poissonnières de la rade pour imiter sa camarade de classe.

— Amandine Laffargue, tu fais un peu trop la maligne. T'as de bonnes notes et t'es la petite protégée de Mlle Dumas, mais t'as des poils sur les bras comme un singe, et ta mère, elle a pas de mari. Tu dis que les Toussaint, c'est ton oncle et ta tante, mais c'est pas vrai. Nous, on a des cousins à Vescaut, et vous venez de là-bas. Chaque fois qu'on les voit, ils nous en disent un peu plus sur vous. Un vrai feuilleton. Ta mère, elle faisait la bonne chez les Toussaint. Ils l'ont recueillie parce qu'elle était fille-mère. C'est pas être de la famille, ça ! Tu croyais qu'en venant à Toulon, personne ne le saurait ? C'est raté !

Amandine se tut et regarda Jules. Il avait un air sombre. Il dit :

— Petit moineau, ces filles sont bêtes et aussi méchantes que les oies qui jacassent et pincement les mollets de ceux qui passent près d'elles. Évite-les et elles ne pourront pas te faire de mal.

— Mais alors, elles ont raison ? Tu n'es pas mon vrai tonton ?

— Petit moineau, ta famille, ce sont les personnes qui t'aiment et qui veillent sur toi. N'écoute pas ce que te disent les autres, concentre-toi sur ta petite voix, celle qui t'indique

ce qui est vrai pour toi. Ne laisse personne décider à ta place. Anna et moi sommes heureux d'être ton oncle et ta tante.

Amandine resta songeuse. Son oncle Jules n'avait pas répondu à sa question et cette vipère d'Emma Bourret disait la vérité au moins sur un point : elle n'avait pas de père. Il avait dû mourir à la guerre, comme tous les autres. Personne n'en parlait parce que c'est triste de parler des morts. Amandine avait essayé de poser la question à sa mère mais elle s'était fait rabrouer :

— Laisse ton père là où il est. Ce sont des affaires qui ne sont pas de ton âge. Pour le moment, occupe-toi de bien travailler à l'école, c'est tout ce que je te demande.

Les adultes aimaient bien faire des secrets sur tout. Amandine préféra revenir à son jeu préféré.

— Tonton, tu me fais lire l'heure ? S'il te plaît, encore une fois ! La dernière !

Jules sortit la montre qu'il avait rangée dans son gousset, soulagé que la petite ne pousse pas ses questions plus loin.

Soudain, la porte s'ouvrit et laissa entrer le vent froid du dehors. Anna était de retour. Jules eut le temps d'entrevoir son air soucieux avant qu'Amandine ne se lève et ne s'exclame joyeusement :

— Tatïe ! J'ai été retenue pour le lendit ! Je vais être une rose dans le tableau des fleurs !

Anna la prit dans ses bras et partagea son enthousiasme :

— C'est formidable !

La petite rosit de plaisir. Elle se lança dans des explications détaillées sur son costume, sa place dans la chorégraphie, les pas qu'elle devrait apprendre et le charme de la musique qui accompagnerait la danse. Anna semblait l'écouter attentivement mais Jules n'était pas dupe. Son regard se perdait dans le vide et elle respirait fort, portant plusieurs fois la main à sa poitrine comme si elle se sentait oppressée. Jules annonça à

la fillette qu'il était l'heure d'aller faire ses devoirs. Elle leur lança un baiser et traversa le palier pour rentrer chez elle.

Une fois seule avec son mari, Anna révéla la cause de son tourment.

— Jules, je n'ai plus de travail !

Elle s'assit et prit sa tête dans ses mains. Il la rejoignit, l'entoura de ses bras. Il n'était pas étonné. Anna travaillait à la journée chez le fils de son ancien patron, Marius Bonnet, le meilleur photographe de Toulon qui l'avait formée dans sa jeunesse. Mais depuis plusieurs années, l'entreprise périclitait et la guerre n'avait rien arrangé. Le fils n'avait pas le talent de son père. Les communiantes et les mariées l'ennuyaient et il se montrait à peine aimable avec la clientèle. Anna lui avait proposé d'apporter un peu de nouveauté, d'aménager le studio de pose de façon plus moderne, mais il ne voulait pas dépenser un sou. Et aujourd'hui, il venait de lui annoncer qu'il fermait définitivement boutique.

— Tu ne devineras jamais ce qu'il va faire... Il part en Amérique ! Il a trouvé un emploi de photographe de plateau dans un studio de cinéma.

Jules n'en revenait pas.

— Comment il va faire là-bas ? Il ne connaît même pas la langue du pays !

— Détrompe-toi, il a appris l'anglais en 17 quand il s'est retrouvé prisonnier avec des Britanniques dans un camp, à Stuttgart.

— Au moins, il n'aura pas perdu son temps.

Anna poussa un long soupir et dévisagea son mari.

— Et moi, qu'est-ce que je vais faire du mien ? Tout va de mal en pis depuis que nous avons quitté Vescaut. Là-bas, j'avais mon salon, les clients se bousculaient pour se faire photographier, j'étais appréciée, je gagnais bien ma vie... Aujourd'hui, je me sens tellement inutile.

Jules essaya de la reconforter :

—Tu trouveras autre chose en attendant que nous mettions la main sur un local où tu pourras t'installer.

—Je voudrais bien te croire mais les femmes mariées sont écartées de tous les emplois qui se présentent, il faut laisser la place aux anciens combattants ou aux veuves de guerre. Personne ne m'embauchera... Quant à trouver un local, tu sais bien que les prix de Toulon sont trop élevés pour notre bourse. Je me sens prise dans une nasse, je ne vois pas de solution.

Jules n'eut pas le temps de répondre, la voix guillerette d'Amandine leur parvint de l'entrée et ils se turent. Anna offrit à la fillette qui entrait dans la pièce un visage souriant.

—J'ai fini mes devoirs ! Tatie, je te montre les pas de danse que j'ai répétés, regarde-moi et dis-moi si je les fais bien !